

Mémoire et littérature : la trace mémorielle et le souvenir de la traite des Noirs dans *La Trace : Agouzou femme esclave* de Monique Arien-Carrère.

Aubain Pemangoyi Leyika
Université de Lorraine
Université de la Sarre

La question de la mémoire et le désir de sa transmission occupent une place considérable dans l'énoncé littéraire. Aujourd'hui, on constate que les échos d'anciennes générations ayant subi les violences de la servitude sont nombreux. En effet, on peut évoquer d'une « sédimentation des représentations » nées à l'époque de l'esclavage qui agissent régulièrement sur l'imaginaire social, la conscience du soi individuel et collectif, la structuration de la mémoire et du savoir, les relations interpersonnelles, les rapports sociaux et transgénérationnels. Les traces de la traite des Noirs sont omniprésentes dans la langue, les rituels, les croyances et agissent dans les cultures des anciennes sociétés esclavagistes. Le passé résonne comme un legs problématique qui se traduit par divers malaises, des crises existentielles, des discriminations, des exclusions sociales ou le sentiment d'un déracinement de la terre natale et des séquelles que cela a entraîné. Il peut donc hanter les lieux et les identités et empêcher une réelle prise de parole parce que le sujet est considéré comme un tabou.

La question de la mémoire et la volonté de se souvenir s'avèrent omniprésentes dans le roman *La Trace : Agouzou femme esclave* (2021) de l'écrivaine et psychologue antillaise Monique Arien-Carrère. Ce roman rassemble des traces, des souvenirs d'enfance, des archives de l'histoire familiale en rapport avec l'esclavage des Noirs en Martinique et en Guadeloupe. À travers un dispositif narratif polyphonique, il permet à l'auteure de réinterroger l'histoire de l'esclavage colonial, matrice de l'imaginaire antillais pour retrouver sa généalogie et se souvenir. Cette rétrospection permet de déchiffrer dans l'esclavage des Noirs les éléments nécessaires à la construction mémorielle familiale ou collective et à l'interprétation et la compréhension de la société antillaise. Car le retour en arrière tel qu'envisagé par l'auteure permet de mieux comprendre les configurations du présent, d'avoir une conscience historique et d'entretenir la réminiscence du passé de la traite des Noirs dans l'univers antillais. Notre étude s'intéresse ainsi au récit de la mémoire dans le roman de Monique Arien-Carrère et analyse la manière dont la fiction exploite l'archive, pour reconstruire la mémoire familiale et collective de l'esclavage. Elle s'appuie d'abord sur l'analyse historique, puis sur l'aspect socio-anthropologique en établissant le rapport entre le passé et le présent. Le roman *La Trace : Agouzou femme esclave* de Monique Arien-Carrère est avant tout la rétrospection d'une identité, la reconstitution d'une lignée. Les traces laissées en guise d'héritage s'avèrent difficilement assumées.

L'esclavage des Noirs et la trace d'une généalogie à travers l'archive

La traite des Noirs peut être considérée comme « la plus vaste des entreprises de déplacements de populations de l'histoire humaine » (Lengelle

90). Il faut rappeler que durant la traite transatlantique, les captifs africains ne pouvaient pas garder leurs noms d'origine africaine. Dès leur arrivée en Amérique, le maître devrait leur attribuer un numéro matricule, puis quelque temps après, un nom à sa convenance. Le roman d'Adrien-Carrière commence par l'extrait du registre matricule des esclaves sous « le numéro 468 » établi le 1^{er} janvier 1849. L'auteure invite le lecteur dans l'univers de l'esclavage des Noirs dont les races restent indélébiles. Le réel de l'archive devient non seulement trace, mais aussi ordonnancement des figures de la réalité » (Farge 41). À partir de l'archive, l'auteure tente de reconstituer sa généalogie. Elle indique ainsi : « La population est divisée selon son dégradé de couleur. On différencie Nègres, Mulâtres, Carterons, Chabins, Câpres. Et ces appellations sont importées du bestiaire animal » (Arien-Carrère 20). Ce passage évoque l'idée d'aliénation de l'esclave, de réification, de dévalorisation complète de soi voire de l'effacement de l'Autre. Symboliquement et idéologiquement, l'énoncé vise à anéantir l'identité de l'Autre (l'esclave). Cette stratégie sémiotique et sémantique renforce l'idée dépréciative associée à l'esclave. Dans cette perspective, la narratrice explore l'idée de la généalogie pour retrouver sa lignée : la question de la mémoire prend dès lors sens. Comme une « spécialiste de mémoire » (Le Goff), elle utilise ce procédé pour rétablir le chaînon manquant de sa filiation.

La question d'identité est itérative dans la création littéraire antillaise. Depuis Césaire jusqu'à Arien-Carrère, en passant par Glissant, Chamoiseau et Confiant, la question demeure omniprésente. Par exemple, l'écrivaine guadeloupéenne Condé explore ce sujet dans le roman *Ségou : les murailles de terre* (1984). Chez Condé, on constate que les personnages du roman perdent souvent leurs noms africains (identité initiale) et prennent d'autres noms en Amérique : ainsi Naba, fils de Dousika Traoré à Ségou (en Afrique) est déporté à Bahia (Brésil) et devient Jean Baptiste. Le personnage féminin Ayodélé est confronté à la même conversion identitaire après sa conversion au catholicisme, et prend le nom de Romana. Condé évoque ainsi cette situation en présentant des personnages confrontés à une double culture.

Contrairement à Condé qui explore la question d'identité par le truchement de personnages fictifs, Arien-Carrère l'aborde sur le plan personnel. Elle commence par interroger sa propre identité, « qui suis-je ? », pour finir par répondre « Je suis l'une et l'autre » (18), c'est-à-dire une identité morcelée et diluée par les méfaits de l'histoire. À la manière d'une archéologue, elle s'intéresse à la question de l'esclavage dans sa famille, explore les filiations et se rend compte qu'un ancêtre esclave du côté de son père était noir. C'est ce qui justifie « des cheveux frisés, du dégradé de peau » (18), mais elle reste quelque peu incertaine sur l'existence de cette lignée paternelle parce qu'elle ne collecte que des fragments de vie oubliée ou occultée. Les détails donnés sur « la structure élémentaire de la parenté » (Lévi-Strauss) ne fournissent pas tous les renseignements pour rendre son récit cohérent. Malgré cela, elle cherche toujours à éclaircir les zones d'ombre, à énoncer les incompatibilités, à pénétrer dans l'univers infini des ramifications de cette filiation pour trouver « une intimité aux prises avec l'histoire » (Piégay-Gros 40). Elle souligne : « Acte après acte ma lignée remonte à moi. Fébrile, je note, je trace, j'imprime, je lie et relie, un carré pour les hommes, un rond pour les femmes. Mon schéma familial inscrit sur quelques feuilles de papier » (Arien-Carrère 18) ; l'auteure

évoque l'impérieuse nécessité d'explorer et de sauvegarder ces traces annonciatrices des vérités recherchées.

Lorsque Monique Arien Carrère s'intéresse aux multiples pans du récit familial liés à l'esclavage des Noirs avec « ses intensités, ses défaillances, ses fureurs secrètes, ses grandes agitations fiévreuses, comme ses syncopes » (Foucault *Nietzsche* 140), cela fait émerger les violences de l'histoire. Pour manifester cette violence historique, elle déclare : « J'explose de rage face à l'injustice historique. J'en veux à la terre entière de m'avoir légué ça : l'impossible savoir généalogique. La grande histoire colonialiste me percute de plein fouet, m'impacte dans mon intimité, dans mon identité » (Arien-Carrère 21.) Entre la récapitulation d'un patrimoine héréditaire et la maturation d'un à-venir, la mémoire de l'ancestralité se trouve diffractée, car Arien Carrère est fruit du métissage. Elle souligne : « Jean, mon père, est accusé d'avoir transmis par sa peau noire, ses cheveux frisés. Ma mère revendique une lignée de mulâtres aux yeux bleus, verts, à la peau claire » (66). À travers cet extrait, l'auteure met en évidence la question de l'hybridité de l'ascendance dans les sociétés anciennement esclavagisées ou colonisées. Cette perspective rend son travail complexe parce qu'elle crée une distorsion de la chaîne chronologique des générations.

Pour combler les vides, et pour éviter le hiatus, l'écrivaine combine mémoires individuelle, familiale et collective. D'abord son enfance à Niort, « Niort 1^{er} septembre 1966 », ensuite son retour aux Antilles précisément en Guadeloupe, « Guadeloupe Basse-Terre janvier 1975 », puis en Martinique pour investiguer les traces de ses aïeux exploités dans les plantations de canne à sucre. À travers ses multiples pérégrinations, on remarque qu'entre l'écriture et les béances de l'histoire, elle recourt parfois à la fiction car l'archive ne fournit pas toutes les informations nécessaires pour établir un maximum de sens. On peut le constater dans l'extrait suivant : « Amina et Ayashé sont capturées près de Kellé. Ma mère à dix et sa vie va basculer. Elle hurle dans un tourbillon de poussière et sent la terreur couler dans ses veines. Le temps s'arrête un instant, silence puis ose reprendre son cours » (186). Dans cette scène d'embuscade, l'auteur a recours au descriptif, en utilisant l'hypotypose et son imagination : en effet, ces informations ne figurent pas sur l'archive départementale de la Martinique.

De fait, la présence de l'archive historique confère à son roman les apparences du réel. Cela vient appuyer l'illusion référentielle pour fabuler le lieu littéraire comme étant un reflet du réel. Dans le « geste d'archivage » (Ricœur cité dans Magdelaine-Andrianjafitrimo 197) du roman, se dévoilent non seulement un « effet de vraisemblance », mais aussi une indéniable « pulsion du vrai » (Magdelaine-Andrianjafitrimo 207, 208). Autrement dit, l'insertion des référents historiques vient appuyer « l'ambition véridative de la mémoire » (Ricœur 31). On voit alors la narration et la fiction s'entrelacer, « historicisant une vérité à-venir » (Fédida 195, 201).

En s'arc-boutant sur la source archivistique de l'esclavage des Noirs, l'auteure développe une fiction à partir d'un ensemble de vieilles histoires, de vieux récits de personnages et des micro-récits. Elle écrit : « Agouzou surnom d'Antoinette, Agouzou d'où vient ton nom ? Je tape fébrilement ces lettres sur un clavier. Il sonne du côté du golfe de Guinée, terre des chaînes d'esclaves razziés » (22). À partir du toponyme « Guinée » et du patronyme « Agouzou »,

Arien-Carrère tente de construire une trame pour retrouver le lieu véritable de son ascendance africaine.

D'abord, elle consulte la carte mais le résultat est improductif. Ensuite, elle examine des images trouvées sur Internet et parvient à trouver la ville de Zinder. En élargissant ses recherches, Arien-Carrère découvre qu'« Agouzou est le nom d'un puits non loin de Kallé, au cœur de la région pastorale de Zinder, sur la route commerciale des caravanes transsahariennes, reliant le Maghreb et l'Afrique noire dès le XI^e siècle » (22). La référence aux localités africaines renforce l'idée des « lieux de mémoire » (Nora). Elle déclare : « Alors mon esprit s'affole si elle venait de là et si je venais d'ici » (Arien-Carrère 22.) Par des explications balbutiantes, des bribes de faits historiques, le discours informatif suggère des traces, des souvenirs, parfois l'amnésie. La romancière entremêle fiction, narration et histoire. Ainsi, l'archive renforce le travail apocryphe de la fiction et permet à Arien-Carrère de reconstituer la mémoire fragmentaire de sa lignée. Malgré l'insuffisance d'informations, l'archive reste une source qui lui permet de retracer l'histoire familiale. Tout au plus, les traces que la romancière explore, « peuvent-elles libérer, par une sorte de mémoire qui traverse le temps, des significations, des pensées, des désirs, des fantasmes ensevelis, qui définissent le système qui permet à l'habitude, d'arracher le discours passé à son inertie et de retrouver, un instant, quelque chose de sa vivacité perdu » (Foucault *L'archéologie* 162).

Au-delà du jeu d'écriture ou du choix esthétique, une constance demeure chez la romancière : une forte perception des empreintes laissées par l'esclavage sur la physionomie du monde insulaire esclavagisé, de ses habitants, des structures et des pratiques sociales. Ce constat explique la manière dont le passé servile est vécu comme un stigmate qu'on tente de masquer, pour éviter le retour refoulé d'une « mémoire empêchée » (Ricœur 85).

Le refoulement de l'histoire et l'identité retrouvée

Le discours de l'écrivaine est animé par le désir irrésistible de trouver les traces de ses ancêtres. Mais Arien-Carrère fait face à une mémoire ancestrale paralysante marquée par les procédures deshumanisantes et les violences de l'esclavage. De ce fait, elle devient hantée par la culpabilité d'un passé dont elle n'arrive pas à s'affranchir. En reprenant le discours scientifique raciste de la fin du XIX^e et début du XX^e siècle en Europe, elle écrit : « Le Nègre animal, le Nègre cannibale, le Nègre nu au sexe totémique Sur l'écran de télévision, ORTF en noir et blanc, et l'Afrique réduite à une caricature. Des femmes aux seins nus dansent dans un village pygmée. Et moi je suis ensevelie par la honte d'être aussi née de « ça ». Et ça c'est le cri muet qui bâillonne mon passé, l'histoire du premier Nègre razié » (69).

Ces représentations mentales sont la source de blessures profondes et du refoulement chez le sujet actant. Le trouble identitaire et mémoriel semble à son comble. On remarque la souffrance d'une ancestralité lorsqu'Arien-Carrère évoque son départ en métropole et la question de l'assimilation :

L'obligation de se fondre au cœur de l'inconnu, au fond d'une mère étrangère, patrie historique d'une Martinique vivant les affres post-colonialistes de l'oppression. Elle commence par l'exil, l'arrachement d'une terre rejetée pour l'admiration d'une terre admirée. L'exil en mère

patrie, c'est la volonté de s'approprier les espérances vaines d'une lignée d'ancêtres, ravalés durant les siècles, à l'écrasante injonction qu'être Noir c'est être laid, pauvre et méprisable (47)

L'auteure est prise entre les soubresauts des violences de l'histoire et du social qui la marquent dès l'origine : « Moi, je suis née frontière, enfant du départ, coupure entre deux mondes » (65). Elle exprime l'indéfinissable, l'insituable, l'écart. Dans le même temps, elle traduit aussi les maladresses et les craintes liées à la complexité des relations sociales dans les Antilles.

Outre le trouble identitaire, le refoulement de l'histoire se fait aussi par la stigmatisation de l'identité au sein de la cellule familiale. Arien-Carrère souligne que « comparer les couleurs entre frères et sœurs, entre père et mère, est un rite obligé, un héritage du passé. Un enfant "chappé" est clair, il a échappé à la négritude, à la servitude, à l'esclavage en héritage » (66). Plus loin elle ajoute que « Jean, mon père, est accusé d'avoir transmis par sa peau noire, ses cheveux frisés, l'infâme péché originel de la servitude involontaire » (67). Tous ces clichés renforcent le sentiment de refoulement, de culpabilité, d'une quasi invisibilité, ou du confinement. Pour Goffman c'est un « stigmaté tribal », c'est-à-dire la perception socialement produite d'une déviation ethnique et socioculturelle qui « disqualifie et empêche [la personne] d'être pleinement acceptée par la société » (Goffman 7).

La question de la mémoire de l'esclavage est perçue comme un événement traumatique frappé par une amnésie, et qui serait devenu quasiment le secret de famille. La question soulevée par la romancière est consubstantielle à l'histoire de certaines familles afro-caribéennes, qui éprouvent la difficulté, la réticence ou le refus d'assumer l'héritage d'un passé servile et leur filiation à l'Afrique. À ce sujet, Glissant écrit : « Les Antillais qui étaient en France prétendaient volontiers qu'ils étaient descendants de Caraïbe pour pouvoir échapper à la part africaine qu'ils avaient en eux et dont, sans doute, ils avaient honte, sous la pression culturelle de colonisateur » (Glissant *Introduction* 61). Le Noir est exposé au regard de la surveillance sociale dont la présence est à la fois stigmatisée, surdéterminée ou déniée. La question de la couleur de peau et les représentations qu'elle engendre consolident le renfermement, parce que c'est sur « l'enveloppe corporelle que se dépose le regard, elle reçoit le choc de l'altérité et renvoie le trouble de l'étrangeté. De tous temps et en tous lieux, elle est habillée, cachée, dénudée, scarifiée, tabou, tatouée, colorée. Elle est le théâtre des identifications et l'adresse des projections. Qu'en est-il lorsque les déclinaisons de couleurs tissent les fondements d'une société ? » (66). La stigmatisation conduit à vivre l'identité comme une altérité abjecte. La « désidentification » sociale et ethnique (Goffman 60) est bien prégnante.

De même, les épithètes énumérées plus haut par la romancière sont source de honte par rapport à une différence négativement connotée mettant en jeu « l'intériorisation du regard des autres, la haine, l'exclusion et le mépris par rapport à son propre groupe social et à soi-même » (Fanon). Lorsqu'on compare ce discours au phénomène de la « négrophobie du nègre », le personnage se retrouve dans la situation d'un « colonisé en mal d'assimilation [qui] cache son passé, ses traditions, toutes ses racines enfin, devenues infamantes » (Memmi 138). En ce sens, elle souligne : « Je suis l'unique Noire. Et cette unicité m'expose en permanence, asphyxie l'évolution de mon identité. Noire je suis

car ma peau écorchée condense des siècles d'héritage fantasmés » (71). Le passé servile pèse lourd, et l'héritage conflictuel de cette période se perpétue dans le discours raciste actuel. Cela conduit à une stase identitaire.

En effet, le roman montre que l'esclavage n'est pas seulement un fait historique, mais un événement aux ramifications multiples et aux conséquences substantielles sur la construction identitaire. Sur les plans individuel, communautaire et sociétal, il a marqué (et continue de le faire) les conduites. Les empreintes conflictuelles du passé qui émanent de ce texte montrent que la violence de la traite et du déracinement des communautés africaines n'a pas vraiment pu être, pour reprendre les termes de Bhabha (2007), transformé en langage métaphorique rédempteur. C'est là que réside une tragédie identitaire de taille.

Au-delà de la présence du sujet de l'esclavage et de son imaginaire, la posture investigatrice de la généalogie reste un impératif chez la romancière. Elle vogue sur les tourments du passé, sonde les détours de l'histoire de l'esclavage pour retrouver ses origines africaines. La persistance du questionnement de sa filiation africaine semble fructueuse. Pour avoir un complément d'informations et une concordance d'indices dans sa quête, Arien-Carrère se rend en février 2014 en Martinique pour y visiter une ancienne habitation, c'est-à-dire une ancienne propriété du maître esclavagiste. Elle écrit : « J'oscille entre farniente et découverte d'indices. Je me sens l'âme fébrile d'un détective, sur la trace d'Agouzou qui est là et m'échappe à chaque fois. Jean est mort depuis quelques mois et la plage du Marin a gardé l'empreinte de ses pas. Le trésor maudit de la maison familiale est toujours là sous la marche d'escalier cassé » (204). C'est en suivant la trace qui mène au « trésor maudit » (204), qu'Arien-Carrère espère retrouver la réponse à sa quête. L'« escalier cassé » renvoie à l'histoire de la romancière qui cherche à réparer ses brisures généalogiques et identitaires et à reconstituer les fragments de son expérience traumatique.

Sur les traces de l'ancien monde, la narratrice découvre subtilement par le jeu de la narration-fiction et de l'histoire les repères d'une généalogie possible. Ainsi, le personnage éponyme connaît sa mère : « Octavie c'est le nom de baptême de ma mère, pour moi elle s'appelle Amina et c'est ainsi » (102). En s'appuyant sur les exactions du conquérant africain d'ethnie « haoussa, Ousmane Dan Fodio » au XIX^e siècle, elle tente d'établir la localité et l'origine ethnique de son ancêtre, en pays Haoussa.

Pour retracer l'itinéraire, la narratrice explique dans un micro-récit l'histoire d'Agouzou : « Trois ans avant, de traverser le passage du milieu, elle est achetée au marché de Zaria par un négociant, pour le compte d'un riche propriétaire Afro-Brésilien nommé Manuel Domingo. Cet ancien esclave affranchi s'est allié aux négriers de Bahia et s'est rapidement enrichi grâce à la production d'huile de palme » (187). La permanence d'indices historiques et idéologiques manifeste ici la volonté incessante de l'auteure d'informer son lecteur.

Dans une autre perspective, les éléments historiques, anthropologiques et géographiques montrent que la littérature post-esclavagiste se saisit également de la question des racines africaines dans les Antilles. On peut y lire une tentative de réconciliation de l'auteure avec son antériorité quand elle évoque « Un instant suspendu où l'histoire peut enfin renouer les fils cassés »

(205). Le but est sans doute d'éviter la pensée généalogique de la « racine unique » (Glissant *Introduction*), et de léguer à la postérité une histoire élarguée des zones d'ombres afin d'en assurer de manière fiable la bonne transmission.

La reconstruction de la mémoire et le devoir de transmission

Les questions de la lignée, de la filiation et de la mémoire dans ce récit font d'Arien-Carrère une exploratrice d'un passé réminiscent comme chez Glissant. *Le Quatrième siècle* (Glissant), par exemple, témoigne de deux approches de la mémoire antillaise. Glissant met en scène deux personnages que tout sépare. Le vieillard quimboiseur Papa Longoué, descendant d'une grande lignée des nègres marrons, et Mathieu Béluse, un jeune du bourg passionné d'Histoire et de logique, insatisfait du passé que lui révèle sa laborieuse lecture des registres d'état-civil. Papa Longoué retrace au fil des rencontres leurs deux lignées : « Mathieu ne remarquait qu'à ce moment précis dans l'emportement de la parole, il avait commencé la chronologie et posé la première borne » (268). La parole de Papa Longoué se décline à la fois comme celle d'un griot africain garant des généalogies et celle d'un conteur évocateur des temps passés.

Si le sujet revêt un intérêt en littérature, le roman d'Arien-Carrère en fait le sujet de la maîtrise de l'histoire et de la reconquête d'un insaisissable passé. Pour éviter la discontinuité, la rupture de la mémoire familiale dans l'histoire tumultueuse de l'esclavage des Noirs, la romancière cherche à renouer avec son antériorité. Ce faisant, la reconstruction de la mémoire s'opère parfois par des visions oniriques du personnage éponyme « Agouzou » : « Ma mère me rudoie et je file me coucher avant que sa colère ne tombe sur moi. Mais une fois rentrée, je lui parle de mon rêve de serpent et de déesse fondatrice. Alors, je surprends sur le visage sévère d'Amina une lueur de joie. Et je sais depuis ce soir-là que mon père est guerrier » (188). La réminiscence du passé glorieux contribue à entretenir cette flamme du souvenir pour lutter contre l'effacement et le brouillage de l'histoire. Arien-Carrère sait que la fracture occasionnée par la traite marque une rupture identitaire, c'est pourquoi elle s'attèle à mettre au jour ce qui est resté inopérant ou caché. La quête de la romancière acquiert une valeur heuristique, comme si l'auteure se conformait à l'injonction du « connais-toi toi-même ». Le roman supplée à une absence, exprime le désir d'être et constitue une réponse à un manque.

Malgré le temps qui passe, la trace de l'archive demeure et résiste contre toute forme d'oubli, contre les rapports de dominations, les silences et les dénis : elle devient témoin de l'histoire. La résistance est aussi perceptible dans l'univers violent de la plantation où rites et savoir-faire perdurent. Le personnage « Amina » l'incarne : « ... une liane résistante, vivace, rétive à l'esclavage, son incandescence beauté est provocation, un hymne à la liberté » (110). Il faut résister pour se reconstruire et se régénérer. En ce sens, le roman d'Arien-Carrère constitue un moule capable de contenir les efforts de la reconstruction de la généalogie familiale.

Pour combler les creux de l'histoire et pour réhabiliter le passé, la romancière recourt parfois au mythe et à la cosmogonie africaine. Parlant de « Valère » le personnage du roman, elle écrit : « Il a hérité de son père, un guerrier Fang (un Nègre Congo), les rudiments du Mvet, cette cosmogonie qui conte les liens transverses entre hommes et universalité où le symbolisme du

mot crée » (111). L'allusion à l'univers ancestral permet de renouer avec le monde recherché, d'avoir les repères historico-culturels indiscutables de l'Afrique et de s'y identifier, même quand il semble improbable de les comprendre. Il y est peut-être aussi question de remplir les blancs de l'histoire familiale.

Dans la démarche de la romancière, il y a aussi la tentation de construire un mythe. À ce sujet, elle affirme qu'elle veut « construire un mythe familial sur l'image d'une perfection. Si les mythes familiaux sont légion, le nôtre a ceci de particulier qu'il a été fondé sur l'exil et l'occultation d'une lignée, celle de mon père, lignée « mot-dite du premier Nègre razié » (82). Son récit est à la conquête du passé individuel pour montrer sa « place dans le système du moi et l'image que les hommes se font de la mémoire » (Vernant 113). En évoquant toujours l'idée du mythe, elle souligne : « Le mythe s'est imposé comme seule possibilité de faire avec du rien une histoire d'Arien » (83). Sous cet angle, le discours renvoie à un écrit autobiographique de soi, à l'entrecroisement de la vie de la narratrice avec l'histoire de l'esclavage dans les Antilles françaises. Arien-Carrière veut surtout donner corps et stature à cette filiation invisible de son histoire. Elle veut s'affranchir des oripeaux du vieux monde lorsqu'elle affirme : « Le spectre du Nègre razié sort de la malédiction esclavagiste et revêt enfin l'habit conquérant du guerrier » (170). Ce passage est marqué par un désir d'héroïsme et de glorification. Il est évident que le récit d'Arien-Carrère se veut comme un « devoir de mémoire » et une forte affirmation identitaire. Devoir de mémoire parce que le roman permet aux générations futures de mieux connaître et apprendre l'histoire » (Rioux 157). C'est « celui d'une transmission de l'histoire l'esclavage » (Arien-Carrère 73), dont la vocation est de préserver le souvenir.

La reconstruction de la mémoire chez Arien-Carrère passe également par un discours d'ordre informatif et didactique. En évoquant la sémiotique du bijou de ses parents, elle déclare :

Le bijou martiniquais est la clé de voûte du costume local. Plus qu'une parure, il est un code qui dit l'âge, la condition sociale. Il est une espérance sur une île dépourvue de banque. Il parle d'une possible liberté pour les nourrices asservies recevant pour leur dévouement un grain d'or du maître. Il parle d'une ascension sociale affichée pour la mulâtresse favorite arborant « collier choux », boucles d'oreilles « tété-négrasse ». Ils s'appellent « fagot de cannes », « pommes cannelles » « chaîne forçat ». Et ces noms s'égarant dans l'enfer vert, brûlant, courbé à ras de terre sous un soleil de plomb à couper au coutelas les tiges fibreuses du maître. Au creux de mes mains, les bijoux de ma mère parlent d'une cruauté passée (74)

Certes cet extrait exprime l'histoire de l'esclavage, mais il renforce surtout la valeur pédagogique et pose les perspectives que l'histoire de l'esclavage des Noirs suppose aujourd'hui pour consolider le « devoir de mémoire ». Il nous mène à l'évidence du souvenir, et à la complexité de l'histoire familiale restée souterraine. Il aborde le problème du « statut de la souffrance dans l'histoire » (Mbembe 24) et veut « produire de connaissances nouvelles, capables de répondre à celles accumulées jusqu'ici selon une épaisseur intellectuelle particulièrement riche » (Chivallon *L'esclavage* 20).

À travers ce roman, elle tente aussi de rendre justice aux nombreuses voix aphasiques de l'histoire de l'esclavage des Noirs tout en témoignant de la complexité de cette histoire. Sous cet angle, la narratrice évoque « l'idéalisation d'une humanité retrouvée » (76). Elle reste attachée à une vue conciliatrice et quelque peu béate du passé, ce qui peut être vraisemblablement assimilé à une démarche cathartique et réconciliatrice. L'objectif visé est de permettre à cette mémoire d'« outrepasser la conscience individuelle » (Siep 99) pour atteindre la perception collective et favoriser l'éveil de conscience, pour que l'héritage des servitudes passées puisse s'inscrire dans la conscience collective.

La reconstruction de la mémoire se justifie également par une scène d'appropriation du lieu de mémoire, dans cette approche, la narratrice mentionne : « Le trésor maudit de la maison familiale est toujours là, sous la marche d'escalier cassé. ... où Agouzou a vécu. Une bâtisse abandonnée, un ancien four à chaux, la rivière où s'alignaient, de chaque côté, les cases des esclaves » (204-205). Ces précisions soulignent le symbolisme de lieux susceptibles de s'imprégner de ces événements et de devenir porteurs d'une leçon du passé. Le rêve de la liberté retrouvée a remplacé la désillusion et c'est cette expression qu'on retrouve chez le personnage Agouzou : « Libre et debout je suis dans la rue. Finie l'esclave nue ! Aujourd'hui citoyenne, je viens chercher mon nom comme Amina ma mère qui attend aussi devant moi, J'ai dix-huit ans, et depuis huit mois l'esclavage a été aboli dans les colonies » (201). Cette liberté renvoie aussi à l'accès à la vérité retrouvée de sa généalogie. Il faut ajouter que cette « libération qui se donne graduellement dans l'écriture d'Arien-Carrère est le fruit d'une conquête, d'une avancée féconde contre ces prescriptions d'oubli, contre les mécanismes de forclusion construite » (12). L'œuvre littéraire « permet à la mémoire de plonger dans différents cercles du passé et d'en déchiffrer la portée pour le monde actuel » (Proust 44-45), en ce sens, elle « fabrique une cohérence de l'existence qu'implique l'appréhension du temps passé, présent et à venir » (Chivallon *Mémoire* 602).

À l'instant où par l'écriture le souvenir s'élabore, où la transmission s'établit, où un inoubliable est rendu possible, la reconstruction de la mémoire se fait à partir de la reconnaissance du passé. Le fait d'écrire l'histoire familiale dans ce récit montre le désir de l'auteure de rendre hommage à ses ancêtres et permet d'élargir cette histoire personnelle afin de l'offrir en mémoire à ses concitoyens. Ce travail s'inscrit dans la démarche d'une relecture de l'histoire contribuant à la transmission, à l'apaisement des tourments et au rétablissement de l'harmonie dans la sphère familiale voire sociale. C'est aussi une délivrance pour la romancière parce qu'elle comble les lacunes de sa propre histoire. Ainsi, la mémoire fait prendre conscience de la trace et de la tâche que chacun serait susceptible d'assumer pour préserver l'humanité du déni, de la négation, de l'oubli, du silence, des zones d'ombres, des images, des paroles confisquées et de l'indicible. Le déploiement de son énoncé traduit « l'intervention du discours qui instaure un ordre intelligible dans un univers autrement trop hétérogène » (Poirie 81-82) : le « devoir de mémoire » se trouve accompli.

La reconstruction de la mémoire de l'esclavage n'est pas exempte d'une certaine liberté de ton de part de la narratrice, lorsque, à la fin de l'œuvre, elle organise la rencontre avec un descendant de béké à l'ancienne habitation d'esclaves : « Nous avons parlé avec l'arrière petit neveu du maître. L'homme, un béké âgé, a accepté de nous recevoir dans sa propriété, sur les hauteurs de

Caféière, pour évoquer le passé. Un instant suspendu où l'histoire peut enfin renouer les fils cassés du métier à tisser » (205). Cet extrait qui constitue la péroration du roman exprime en partie le soulagement de l'auteure qui est complètement déchargée de toutes les pesanteurs du passé. Elle a enfin réussi à explorer tous les compartiments du labyrinthe de l'histoire familiale pour résoudre l'énigme et pour éradiquer les scories de l'histoire de l'esclavage des Noirs. Ce dialogue entre le descendant du maître et le descendant d'esclaves est une illustration qui permet de comprendre que le dialogue est possible, que la cohabitation entre tous les habitants est envisageable. C'est un signe du dépassement et de la réconciliation, de responsabilité et de bon sens, parce qu'« il ne suffit pas d'arpenter le passé, il conviendrait plus encore de situer la présence que nous mettons au service de ce passé pour le réanimer » (11). Son énoncé met en exergue les mémoires, les histoires, les imaginaires d'enfance, les secrets de famille, mais aussi les souvenirs personnels.

Dans son déterminisme de la quête de soi, de la déclinaison de soi, ce roman possède en lui-même « une formidable puissance de rapport au passé, déplace les ancêtres endormis, dérobés à notre actualité et rendus à une mémoire qui, loin de ressembler à un éternel recommencement, appelle sans relâche ses actualisations et ses métamorphoses » (15). Il renoue les liens du monde d'hier à celui d'aujourd'hui. Notre analyse se veut aussi « une relecture de l'histoire pour éclairer nos incertitudes actuelles dans notre rapport à l'Autre » (Pemangoyi Leyika 365) : aussi vise-t-elle à éviter les « abus de mémoires » et ses conséquences néfastes dans la légitime et nécessaire transmission du souvenir de la traite négrière. Mais relire la question de la mémoire de l'esclavage en littérature au XXI^e siècle est une aubaine pour l'inter-compréhension du monde. La réflexion renforce l'idée de protéger « les droits fondamentaux des êtres humains, de condamner ses actes barbares et criminels au sein des États et des continents et de les proscrire de la mémoire des peuples afin de favoriser le vivre-ensemble planétaire » (Pemangoyi Leyika 365).

A l'issu de ce travail, nous retenons que la question de la mémoire l'esclavage dans le roman est omniprésente et constitue un héritage complexe et conflictuel. Par ailleurs, en dévoilant en filigrane et par bribes, des souvenirs d'un passé violent et la question de la généalogie perdue, l'auteure dresse un panorama d'un passé traumatisant dominé par la violence physique et idéologique qui persiste de différentes manières encore dans les sociétés anciennement esclavagisées et colonisées. L'auteure contribue à combler le vide de ce qui a pu être décrit comme une histoire du silence à l'arrière-goût de mémoire refoulée. Dans le même temps, le texte s'inscrit dans les débats visant la reconstruction de la mémoire et le devoir de sa transmission aux générations futures.

Bibliographie

- Arien-Carrère, Monique. *La Trace : Agouzou femme esclave*. Paris : Éditions Institut du Tout-Monde, 2021.
- Bhabha, Homi. *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Paris : Payot, 2007.
- Chivallon, Christine. *L'Esclavage, du souvenir à la mémoire contribution à une anthropologie de la Caraïbe*. Paris : Karthala, 2012.
- . « Mémoire antillaise de l'esclavage », *Ethnologie française*, vol. 32, no. 4, 2002, pp. 601-612.
- Condé, Maryse. *Ségou : les murailles de terre*. Paris : Robert Laffont, 1984.
- Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. 1952. Paris : Seuil, 1975.
- Farge, Arlette. *Le Goût de l'archive*. Paris : Seuil, 1989.
- Foucault, Michel. *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 1969.
- . « Nietzsche, la généalogie, l'histoire. » *Dits et Écrits II : 1971-1975*. 1971. Paris : Gallimard, 1994.
- Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard, 1996.
- . *Le Quatrième siècle*. Paris : Gallimard, 1964.
- Goffman, Erving. *Stigmate* [titre original : *Stigma*, 1963, trad. par Alain Kim]. Paris : Minuit, 1975.
- Lengelle, Maurice. *L'Esclavage*. Paris : Presses Universitaires françaises, coll. « Que sais-je ? », 1985.
- Le Goff, Jacques. *Histoire et mémoire*. Paris : Gallimard, coll. « folio histoire », 1988.
- Lévi-Strauss, Claude. *Les structures élémentaires de la parenté*. La Haye : Éditions Mouton, 1967.
- Mbembe, Achille. *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala, 2000.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé-Portrait du colonisateur*. 1957. Paris : Gallimard, 1985.
- Nora, Pierre. *Les Lieux de mémoire*, Tome I. Paris : Gallimard, 1984.
- Pemangoyi, Leyika, Aubain. *Discours et représentation de l'esclavage au siècle des Lumières dans les textes juridiques, encyclopédiques et littéraires*. Paris : Éditions Institut du Tout-Monde, 2022.
- Piégay-Gros, Nathalie. *Le Futur antérieur de l'archive*. Québec : Tangence, 2012.
- Proust, Marcel. *Du côté de chez Swann*. 1913. Paris : Gallimard, 1988.
- Poirier, Alain. *Boucouchliév*. Paris : Fayard, 2002.
- Ricœur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, coll. « Points essais », 2000.
- Rioux, Jean-Pierre. « Devoir de mémoire devoir d'intelligence. » *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, vol. no 73, no. 1, 2002, pp. 157-167.
- Siep, Ludwig. « Souvenir et expérience quelques réflexions en rapport avec l'idéalisme allemand. » *Devoir de mémoire, les lois mémorielles et l'histoire*, 2014, pp. 99-112.
- Vernant, Jean-Pierre. *Mythe et pensée chez les Grecs, étude de psychologie historique*. 1971. Paris : Découverte, 1985.